

Corinne Boddaert, Laabid Harfouche

ESPACE ET TEMPS, SEUIL ET PROXIMITÉ

POUR UNE APPROCHE URBAINE DE LA VILLE

La notion de proximité ne fait pas seulement appel à la perception d'une distance liée à l'usage, mais plutôt à l'intuition de l'ensemble de relations possibles entre deux espaces, qu'elles soient visibles ou non. Les analyses effectuées par des sociologues sur la transcription graphique de parcours mentaux réalisés par les habitants d'un quartier donné, montrent que ces déplacements ne réduisent pas leurs références à l'espace circonscrit par les limites du quartier. Ces trajectoires sont-elles juste le reflet de l'usage qu'ont ces habitants des espaces rencontrés, ou bien le résultat d'une conjonction de plusieurs facteurs invisibles liés à la biographie et à l'histoire de l'espace concerné ainsi que de la ville toute entière? Matérialisent-elles des expériences de vie actuelles, concrétisent-elles des projections dans l'avenir? Quelle consistance donner alors à une distance parcourue?

La notion de proximité spatiale est indissociable de celle d'agglomération de distances temporelles variables. Tout lieu est donc un lieu de mémoire qui gère des temporalités différentes. Ceci permet d'évaluer pourquoi et comment s'effectue la « consommation d'espace » sur le territoire, son aménagement dans le temps. C'est par un acte de mémoire que les traits essentiels du passé informent en profondeur l'espace actuel, le rendent moins fragmenté, moins dispersé, consistant. À Rome, au contact direct des monuments, les vides tendent entre les pleins les liens des différentes mémoires qui s'y attachent. En tant qu'image représentative de la ville, le



En tant qu'image représentative, les ruines du jardin de Ninfa ont une mémoire propre qui, en interaction avec celle de la ville, conditionne la perception de son espace proche....



« La limite n'est pas ce où quelque chose cesse, mais ce à partir de quoi quelque chose commence à être. » (Anthony Vidler)

monument a une mémoire propre qui, en interaction avec celle de la ville, conditionne la perception de son espace proche. Le monument peut ainsi être compris comme un espace de proximité de la ville. À Venise, les Vénitiens, et eux seuls, évitent soigneusement de marcher sur certaines dalles du sol des rues, déterminant des parcours qui sont un rappel de l'historicité de la ville.

Le monde est « semé de repères et de réseaux invisibles tendus d'un site à l'autre », nous dit André Chastel. Travailler les espaces urbains de proximité, c'est faire acte de mémoire et c'est travailler sur des fragments qui renvoient à des totalités absentes, c'est faire advenir leur histoire par le biais des variations de distances du regard. Cette vision du territoire implique une prise en compte de la dimension paysagère du lieu.

Certains lieux exercent une force attractive à une échelle variable, sensible, et permettent ainsi de saisir l'ensemble avant le détail. Dans la lecture géographique de l'espace, dans la saisie globale de la ville comme paysage, chaque lieu est un point de repère sur ce fond de décor que constitue la ville toute entière. Le « lien que l'on ne voit pas est plus fort que celui que l'on voit ». Pour créer des espaces de proximité, il faut prendre en compte ce lien préexistant dont nous parle Anne Cauquelin, qui nous rappelle que si chaque portion de territoire vient s'insérer différemment dans la trame urbaine,



À Rome, au contact direct des monuments, les vides tendent entre les pleins les liens des différentes mémoires qui s'y attachent.

elle n'en demeure pas moins comprise dans une histoire de la formation urbaine globale.

« Toute ville reçoit sa forme du désert auquel elle s'oppose », écrit Italo Calvino à propos de ces villes imaginaires dont on ne sait à quel passé, présent ou futur elles appartiennent et qui les font singulières. Telle Rome qui « émerge du vide de sa campagne ».

Deux choses opposées marquent communément un même lieu et, par leur coexistence, lui impriment une histoire, jusqu'à lui conférer une temporalité propre. Deux échelles différentes, ou plus, composent la singularité d'un site et lui confèrent son pouvoir d'attraction, la distance à parcourir entretenant une continue dialectique entre éloignement et proximité. Les espaces se condensent à certains moments, se dilatent à d'autres, créant ainsi des entre-deux.

La vue aérienne nous fait percevoir l'ensemble urbain de la ville de Rome, sous la forme d'un « X » entre les branches duquel des coins d'espaces verts pénètrent parfois profondément jusque dans le centre de la ville, sans être pour autant des obstacles à son extension. Le plan de Giovan Battista Nolli¹ offre un type de lecture similaire, et rend très lisible, comme dans la photo aérienne, cette même perméabilité de la ville et de la campagne, à deux échelles différentes.

Le vide est alors perçu comme un système de mise en relation entre forme naturelle et forme urbaine coexistante qui constituent la forme même de Rome. La transcription des pleins et des vides rend les espaces perceptibles entre eux. Ces vides, qui constituent autant de distances qui rapprochent ou qui éloignent des monuments inscrits dans l'histoire, deviennent supports de l'imaginaire collectif, expression d'un espace et d'un

temps intermédiaires entre des systèmes d'appréciation différents, voire contradictoires, expression de la possibilité d'une proximité immédiate de l'hétérogène, expression de l'urbain. Les espaces de proximité font communiquer chaque espace perçu avec d'autres, rapprochés ou lointains, au moyen de facteurs invisibles, temporels. Ces espaces sont des « lieux de mémoire », ils agencent des temporalités différentes, ils renvoient à cette « immensité intérieure » dont parle Gaston Bachelard dans sa vision poétique de l'espace. Cette immensité intérieure qui donne sa véritable signification à certaines expressions touchant le monde qui s'offre à notre vue. Il est alors indéniable que « des âmes également sensibles peuvent sensibiliser la dialectique du centre et de l'horizon d'une manière différente ».

Julien Gracq a montré l'impuissance des plans à décrire la ville, sans le secours d'une connaissance intérieure et toute personnelle : « il n'existe, écrit-il, nulle coïncidence entre le plan d'une ville dont nous consultons le dépliant, et l'image mentale qui surgit en nous à l'appel de son nom, du sédiment déposé dans la mémoire par nos vagabondages quotidiens »². Ce plan ne fait qu'appeler à une construction, ou plutôt à une reconstitution de la mémoire de la ville. Pour distin-

1. Borsi Stefano (1994), *Nolli, Giovan Battista-Nuova pianta di Roma, 1748*, Roma, Officina. Présenté en 1748, le plan d'ensemble de la ville établi par Giovan Battista Nolli donne une transcription alors innovatrice des rapports entre les pleins et les vides. C'est sur les parties hachurées en gris qui figurent le construit, que se découpent en blanc non seulement les rues, les places et les cours, c'est-à-dire les espaces à ciel ouvert, mais aussi les arcades, les porches, les grandes salles des églises et des théâtres ; en fait, tout ce qui, à l'intérieur de la structure urbaine, détermine l'usage et la pratique de la ville par le public.

2. Gracq Julien (1984), *La Nouvelle Revue Française*, Paris.

guer sérieusement deux lieux réels, il faut d'abord chercher ce qui les distingue imaginativement, « se demander de quels prolongements oniriques ils sont capables », dit Pierre Sansot. Il faut animer leur proximité d'histoires qui les conduit à se donner à notre perception comme multiples.



À proximité des villes qu'elle traversait, avec ses énormes pavés et les vestiges qui la bordent... la Via Appia aujourd'hui.

Des approches successives de l'espace définissent des rapports de proximité différents au sein de cet espace. La proximité est le seuil franchi par des choses confondues qui ne sont plus identiques, la différence comme lien. Parmi les impressions sensorielles de grande proximité, il y a la proximité visuelle qui, par le biais de certaines directions très fortes, permet un rassemblement du lointain, nécessaire au regard qui conserve par ailleurs la faculté de distinguer et d'isoler des figures. « La limite n'est pas ce où quelque chose cesse, mais bien, comme les Grecs l'avaient observé, ce à partir de quoi quelque chose commence à être »³... La notion de proximité inclut le passage à la limite de l'existant. Nous sommes portés à la parcourir. Et comme une image en appelle toujours une autre, nous sommes portés vers « un plus loin » au travers du déplacement,

mais également au travers de l'imagination combinée à la mémoire.

Les proximités olfactives et sonores déterminent autrement le paysage, et font appel à l'effort de mémoire pour le reconnaître, le nommer. C'est l'expérience intérieure dont nous parle Julien Gracq. Chacun se crée ses propres limites, ses propres seuils de perception, déterminant ainsi un parcours ponctué et composé d'intervalles. Les espaces ne sont pas seulement des distances à parcourir, ne peuvent être réduits à des lieux de passage. Ce sont des histoires à se remémorer ou à inventer. Lorsque le son se superpose à l'image, de nouvelles relations de proximité s'établissent, modifiant la réalité. L'espace se transforme en expérience vécue, la mémoire et l'imagination en récit; le passage graduel s'effectue entre statique et mouvement, entre passé et avenir, entre mémoire et oubli. De même, l'odeur articulée à l'image ou au son est un formidable facteur déclenchant de la mémoire.

Facteurs visibles et invisibles se combinent pour faire entrer une dimension sensible de la proximité, celle de l'expérience de la distance qui condense le temps, incluant passé, présent, avenir, dans le dessin du seuil de la perception. La proximité est au fondement de la structuration urbaine. Pourtant, dans l'urbanisme, on a hérité des CIAM⁴, qui prétendaient construire sur une table rase et annihiler cette dimension mentale. Le paysage urbain ainsi transformé est devenu incompréhensible : absence de différenciations, points de confusion, formes ambiguës, zones chaotiques et/ou sans caractère, absence de relations, liaisons ville/territoire dont les limites manquent de fermeté... donnent des espaces désorientés.

L'échec de la ville moderne ne réside-t-il pas dans la perte de la proximité d'une histoire commune, des traces que chacun puisse s'approprier, un sens historique matérialisé auquel se référer ? La « trace » est, selon Antoine Grumbach⁵, « le premier pas vers le sens ».

Dans la ville actuelle, le phénomène de la vitesse grandissante accentue et modifie la transformation de l'espace en temps, ce qui engendre des interactions qui modifient la perception. La notion de proximité n'est plus perçue qu'au travers d'une quantification des déplacements. Les vitesses ont en moyenne augmenté les distances. En effet, en accumulant une succession de moments visuels très brefs, la vitesse réduit le champ visuel, ne permettant plus de saisir le détail, comme le pourrait un flâneur, ne laissant plus le temps à la mémoire de fixer ce temps. Il y a un lien secret entre

3. Heidegger Martin (1996), « Bâtir, habiter, penser », in *Essais et conférences*.

4. CIAM : Congrès International de l'Architecture Moderne.

5. Vidler Antony (1996), *Antoine Grumbach*, Paris, Editions du Centre Pompidou.

lenteur et mémoire, entre vitesse et oubli dit Milan Kundera. La proximité virtuelle ne s'opère plus à l'échelle de la ville, mais à une échelle qu'aucune frontière ne détermine plus. On est alors dans l'atemporel, l'instantané du temps réel, l'imperceptible.

La ville des rapides est devenue insensible. Veiller à conserver la lisibilité et le sens de l'écriture de l'espace, ériger le lien qui perpétue la ville, demande de développer un espace mental urbain ouvert à la notion de proximité comme seuil de perception, comme différence.

Corinne Boddaert, Laabid Harfouche

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Bachelard G., (1989), *La poétique de l'espace*, Paris, Puf/Quadrige.

Calvino I., (1974), *Les villes invisibles*, Paris, Éditions du Seuil.

Cauquelin A., (1982), *Essai de philosophie urbaine*, Paris, Presses Universitaires de France.

Chastel A., (1983), « Homo Architector », *Art Press*, Hors Série n° 2, Spécial Architecture, p. 6-8.

Kundera M., (1995), *La lenteur*, Paris, Gallimard.

Sansot P., (1988), *La poétique de la ville*, Paris, Méridiens Klincksieck.

Corinne Boddaert et Laabid Harfouche sont architectes DPLG. Leurs travaux portent sur la problématique du vide urbain et des espaces de sociabilité dans la ville de Rome, sur les plans d'embellissement de Paris au XVIII^e siècle, sur l'espace public du logement social et sur les comportements de déplacements des jeunes aveugles. Ils ont notamment publié : « A propos du vide et du lieu », in *Museo Teo Art Fanzine*, N° 13/1998, *La Citta dei Luoghi*, Milano.
<harfouche.boddaert@libertysurf.fr>